

ABDI NAZEMIAN

LIKE A LOVE STORY



Please leave

ROWS
↑
↓

True
Love.
AIDS.

MILAN

**LIKE
A LOVE
STORY**

The text "LIKE A LOVE STORY" is rendered in a bold, black, sans-serif font, stacked in three lines. The letters are partially obscured by a pattern of semi-transparent grey triangles of various sizes and orientations, creating a layered, geometric effect. The overall composition is centered on a plain white background.

Titre original : *Like a Love Story*
Ouvrage originellement publié par Balzer + Bray, une marque de HarperCollins Publishers.
© 2019 by Abdi Nazemian

Pour l'édition française :
© Éditions Milan, 2019
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Design de couverture : Faunesque
Correction : Manon Le Gallo
Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : novembre 2019
ISBN : 978-2-4080-1375-2

editionsmilan.com

Abdi Nazemian

LIKE A LOVE STORY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Georges Content

•
MILAN

Cher lecteur,

Au plus fort de la première vague d'épidémie de sida connue, un de mes copains de fac avait fait passer un sondage. Il nous demandait quel avenir nous imaginions avoir pour chaque décennie. Où serions-nous à vingt ans ? À trente ? Aucun des hommes homosexuels à qui il avait posé la question – moi y compris – ne se voyait vivre au-delà de quarante ans. Quand j'y repense, ça ne me surprend pas.

Adolescent découvrant ma sexualité à la fin des années 1980, début années 1990, je croyais avoir le choix entre être moi-même ou rester en vie, ce qui n'a rien d'un choix. Dans un cas comme dans l'autre, je ne vivrais pas pour de vrai. Ma génération n'était pas assez âgée pour se trouver en première ligne au début de la crise du sida, et pas assez jeune pour grandir en sachant qu'existait un traitement accessible. Nous découvrions notre sexualité la peur au ventre. Dans ces conditions, il m'a été incroyablement compliqué de m'ouvrir à l'amour, et c'est ce que j'ai voulu explorer dans ce roman : la puissance de l'amour face à la peur. Ce roman, c'est une histoire d'amour, mais c'est aussi une lettre d'amour – aux militants d'ACT UP, à l'esprit new-yorkais, et à Madonna, la supernova iconique qui m'a offert mes premières images d'une vie queer heureuse, joyeuse, et qui a servi d'inspiration au titre de ce livre, *Like a Love Story*.

J'ai quarante ans passés aujourd'hui, j'ai la famille que j'ai toujours voulue mais que je n'aurais jamais osé imaginer quand j'étais un ado terrifié. Écrire ce livre était pour moi une manière de rendre hommage aux artistes et aux militants qui m'ont aidé – ainsi que toute une génération – à survivre et à grandir. J'ai aussi l'espoir que dans ces pages, une nouvelle génération d'adolescents au grand cœur cherchera dans le passé des pistes pour créer des révolutions d'amour, malgré le monde terrifiant qui les entoure.

Bien à vous,

Abdi Nazemian

Ce livre est dédié à Jonathon Aubry, qui m'a offert ma propre histoire d'amour sans faille, et à tous les militants et artistes qui ont rendu tant d'histoires d'amour possibles.

SEPTEMBRE 1989

« C'est un choc extrême de découvrir, à l'âge de cinq, six ou sept ans, que le drapeau auquel vous avez prêté allégeance avec tout le monde ne vous a pas prêté allégeance à vous. C'est un choc extrême de voir Gary Cooper éliminer les Indiens et de comprendre que même si vous êtes pour Gary Cooper, les Indiens, c'est vous. »

— James Baldwin



REZA

Il faudrait une loi qui limite la durée du port des bagues. Et puis il faudrait trouver un autre nom que « bagues ». Envahisseurs buccaux, peut-être, ou terroristes dentaires. Je suppose que le mot « terroriste » ne devrait pas effleurer l'esprit d'un garçon iranien, par les temps qui courent, donc je retire ce que j'ai dit. Et si je qualifiais seulement ces bagues d'« amies » ? Après tout, elles m'accompagnent de pays en pays depuis le collège. Mais ça fait trois ans maintenant, et j'en ai marre. Demain, c'est la rentrée en terminale, nouveau lycée, nouvelle ville. Ma dernière chance de ne pas être invisible. Alors c'est décidé.

Je regarde deux programmes en simultané sur le plus immense poste de télévision qu'il m'ait été donné d'approcher. Tout, dans cette maison, dans ce pays, est surdimensionné. Même cette télé tient plus de l'écran de projection que de la télé normale. Selon Abbas, l'image est de bien meilleure qualité là-dessus. Et l'écran se divise pour pouvoir diffuser plusieurs chaînes en même temps. Comme si cela ne suffisait pas, Abbas possède en plus une collection inépuisable de cassettes vidéo, ainsi qu'un placard regorgeant de jeux de société.

Les seuls jeux auxquels mon père à moi ait jamais joué s'intitulaient : « En combien de temps puis-je vider cette bouteille ? » et « Combien de fois puis-je quitter ma famille et revenir pour mieux la quitter ensuite ? » Maman veut que j'appelle Abbas « Baba » ou « Papa », mais c'est hors de question. Un homme qui détient autant de versions du Monopoly ne pourra jamais être mon père.

La sitcom *Les Craquantes* passe à la télé, et en petit, au bas de l'écran, défile *L'Histoire sans fin*. J'attrape le haut de mon appareil dentaire, la partie qui s'enfonce dans ma gencive, et je tire. Fort. À l'issue d'une lutte brève mais acharnée, les bagues commencent à céder. La douleur atroce qui s'ensuit s'accompagne d'une sensation de libération soudaine. Ça me semble approprié. La liberté ne survient-elle que dans la douleur ? C'était en tout cas ce que disait mon père à propos de la révolution. Il y a aussi du sang. Beaucoup de sang. Voilà que j'ai les ongles rouge rubis, comme ceux de ma mère.

Ma mère qui, depuis son bureau où elle lit une revue d'architecture, pousse un cri quand elle m'aperçoit.

– Mais qu'est-ce que tu as fait, Reza ? Tu es devenu fou ou quoi ?

Je me tourne vers elle. Le goût du sang me tapisse le fond de la gorge. Elle tire un mouchoir d'une boîte dorée et s'approche pour me nettoyer. Je la repousse en lui arrachant le mouchoir des mains avant qu'elle n'atteigne mon visage.

– Je peux le faire tout seul.

Je n'aime pas réagir aussi sèchement. Je voudrais qu'elle sache la vérité : que j'essaie de lui sauver la vie. Au cas où mon sang serait toxique. Au cas où ça s'attraperait en pensant un peu trop aux garçons dans les vestiaires.

– Tu es fou, répète-t-elle, avec une tendresse qui décuple ma culpabilité.

J'ai envie de lui dire que oui, je suis fou. Qu'est-ce que je pourrais être d'autre après ce que notre famille a traversé ? Mais je me contente de répondre :

– Je crois qu'il me faut un orthodontiste.

On a emménagé depuis si peu de temps qu'on n'a même pas encore de médecins. Ma mère pousse un soupir, hésitante. Les rouages de son cerveau s'enclenchent, elle marmonne dans sa barbe. Puis elle feuillette les pages jaunes jusqu'à ce que l'ongle rouge rubis de son index s'arrête sur la photo d'un homme souriant.

– Celui-ci a l'air compétent, annonce-t-elle.

– Difficile à dire. Tous ces types ont l'air d'avoir les dents sacrément longues pour des orthodontistes.

Elle sourit enfin et laisse presque échapper un éclat de rire. Sa dentition à elle est impeccablement droite et d'un blanc éclatant. Malgré son sourire, il existe un non-dit entre nous : elle ne veut pas déranger Abbas à son travail pour lui expliquer que son nouveau beau-fils est du genre ado dérangé capable d'arracher son propre appareil dentaire. Elle préfère régler les problèmes entre nous et sans effusions. C'est sa manière d'opérer.

– Je ne peux pas gérer ça maintenant, dit-elle.

Ce qui ne l'empêche pas de m'emmener en urgence chez l'orthodontiste, prouvant ainsi qu'elle peut, en fait, gérer ça maintenant. Elle est comme ça. Elle peut toujours tout gérer, tout de suite.

Gisant dans le fauteuil de l'orthodontiste, j'entends le docteur discuter avec ma mère et mon esprit s'évade. Ça m'arrive, parfois. Parfois quand j'ai peur de parler, de dire ce qu'il ne faut pas, de révéler un détail sur moi que je ne devrais pas. Alors j'écoute. Et quand j'écoute trop longtemps, les voix s'embrument, comme si j'avais la tête dans l'océan. Quand j'étais petit, je plongeais entièrement dans la baignoire chaque fois que mes parents se disputaient. Ou plutôt, chaque fois que mon père hurlait et que ma mère essayait de calmer le jeu. Je les entendais toujours sous l'eau, mais comme de très loin. Et je me sentais en sécurité. Enfin, presque.

Il y avait tellement de sang, docteur. Il faut vous appeler docteur ?

J'ai beaucoup de patients iraniens. J'adore votre peuple.

Est-ce que ça pourrait être réglé avant que mon mari rentre du travail ?

Et les femmes iraniennes sont si belles. Est-ce que vous avez toutes des cils aussi longs ?

L'orthodontiste enfle ses gants bleus, ce qui me rassure un peu. J'aimerais que le monde entier soit enveloppé dans un énorme gant en latex, comme un bouclier. Ça ressemblerait un peu à ce qu'était l'Iran, avec les femmes sous leurs tchadors. On pensait que ces tchadors protégeaient les hommes de leurs propres pensées impures. Peut-être que mettre du latex autour de tout le monde me protégerait des miennes.

– Votre fils est si calme, dit le dentiste. Mes gosses n'arrêtent jamais de jacasser.

– Je ne suis pas un gosse, dis-je, sortant de mon brouillard. J'ai dix-sept ans. Je devrais avoir le droit de faire mes propres choix.

– Reza, intervient Maman. Quand tu auras mon âge, tu me remercieras. Je te le promets.

Ma mère m'a promis beaucoup de choses. Que la révolution ne réussirait jamais. Que mon père changerait. Que je deviendrais un beau jeune homme.

Je ne lui réponds pas que je n'aurai jamais son âge. Je le sais depuis que nous avons quitté l'Iran et atterri à Toronto. J'avais onze ans et je ne connaissais rien au monde. Mais je savais que mon père ne changerait jamais et que ma mère avait enfin trouvé la force de le quitter. Il y avait autre chose que je savais également, quelque chose que j'avais compris la première fois que j'étais allé nager avec d'autres garçons et que l'un d'eux avait perdu son maillot. J'avais compris que j'étais attiré par les garçons, j'avais envie de les toucher, de les serrer dans mes bras, de sortir avec eux. Alors j'avais dissimulé cette pensée, je l'avais ensevelie en moi. Elle était en sécurité à l'intérieur de moi. Puis nous avons atterri à Toronto, ma mère et ma sœur se sont précipitées au kiosque de l'aéroport, étourdies par le choix de magazines de mode, et se sont mises à débattre de la beauté d'Isabella Rossellini.

Tu ne trouves pas qu'elle a l'air un peu iranienne ?

Les Iraniens et les Italiens ne sont pas si différents, physiquement. Elle ne porte jamais de tchador. C'est incroyable. Isabella est le portrait craché de sa mère. Vous deux, vous ressemblez à votre père.

Je veux être la première Iranienne top-modèle.

Mes yeux à moi étaient fixés sur un autre rayon, et sur la couverture du *Time*. « Sida, la panique. » Ma mère et ma sœur étaient tellement absorbées par leur analyse du teint d'Isabella que j'ai pu feuilleter discrètement le magazine, et à l'intérieur, j'y ai vu la maladie, des lésions, de jeunes hommes agonisant. Je savais que les garçons qui perdaient leur maillot de bain à la piscine me plaisaient, mais le fait que cela me tuerait, ça, je l'ignorais jusqu'à cet instant. Jusqu'à ce que le *Time* m'informe que j'allais bientôt mourir.

Depuis, je vis dans la peur.

– Je veux juste pouvoir sourire cette année, dis-je d'un ton implorant à ma mère et à l'orthodontiste.

Avant que j'aie des bagues, mes incisives étaient implantées si haut dans ma gencive que même quand je souriais, elles étaient invisibles pour le monde extérieur. Une horreur, et l'une des nombreuses raisons pour lesquelles je ne souriais jamais, même si j'avais énormément d'autres raisons de ne pas sourire.

– C'est trop demander, de pouvoir sourire sans faire peur aux gens ? De pouvoir faire ma rentrée dans un nouveau lycée sans être le binoclard à mâchoires d'acier dont tout le monde se moque ? De me laisser une chance que quelqu'un... m'aime bien ?

Mon visage s'enflamme.

Celui de ma mère s'illumine.

– Oh, murmure-t-elle.

Puis, comme d'habitude, elle rallonge son exclamation :

– Ooooh.

Je ne sais pas ce qui se passe dans son cerveau hyperactif, mais là, elle déclare :

– Je comprends. Tu veux une petite copine !

Non. Non, elle ne comprend pas. Elle ne comprend jamais.

Elle se tourne vers l'orthodontiste.

– Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? demande-t-elle. Il nous faut votre accord, bien sûr.

Pourquoi considère-t-elle cet orthodontiste comme un complice alors qu'elle vient de le choisir au pif dans les pages jaunes ? Sans compter qu'il vient de la complimenter sur ses cils comme un parfait pauvre type.

L'orthodontiste et moi passons un marché : il m'enlève mes bagues si j'accepte de porter une gouttière toutes les nuits sans exception. Je hausse les épaules avec un petit sourire victorieux.

De retour à la maison, je me précipite dans ma chambre bien trop grande pour moi, jusque devant le miroir. Je passe la langue sur mes dents toutes lisses. Il est possible que j'aie fait une petite fixette sur mes dents, que j'aie passé un peu trop de temps à les surveiller, à mesurer, à l'aide d'une règle, leur évolution microscopique au quotidien. Mais maintenant que les bagues ont disparu, je comprends que cette obsession m'a épargné d'avoir à constater le triste état de mon apparence générale : un corps fin et quelconque (pas assez grand pour être élancé, pas assez costaud pour avoir l'air athlétique), des vestiges de joues de bébé (pincées sans merci par ma sœur) et une épaisse touffe de cheveux hirsutes.

Quand Saadi débarque dans ma chambre sans frapper, mon apparence pathétique n'en est que renforcée. Si ma sœur est partie à l'université à présent (du moins elle fait semblant d'y être, puisque personne ne croit réellement qu'elle va en cours ni ouvre le moindre bouquin), j'ai hérité d'un demi-frère par alliance. Lui, il mesure plus d'un mètre quatre-vingts. Il fait de la crosse (aucune idée de ce que c'est). Il a mon âge mais mesure deux fois ma taille. Il se pavane dans l'appartement en boxer blanc et casquette de baseball blanche et il m'appelle « le petit prince », parce que je porte le nom d'un ancien chah d'Iran, même si mon père le haïssait. J'imagine que ça en dit long sur la présence de mon père dans ma vie, même au moment de

ma naissance. Je crois que moi aussi, je déteste le chah. Peut-être que s'il avait été assez fort pour contrer la révolution, on vivrait encore tous ensemble dans un endroit où les gens me ressemblent.

Saadi se met à fouiller mes tiroirs.

– Il est où, mon CD des Fine Young Cannibals ? demande-t-il.

– Euh, je n'y ai pas touché.

Je garde les yeux sur le miroir et, derrière moi, je le vois se pencher pour ouvrir le tiroir du bas. Je compare ses jambes épaisses aux miennes, maigrichonnes, mais très vite je ne pense plus du tout à mes jambes. Je ne vois que les siennes, son dos, ses épaules. Je me déteste. Je voudrais avoir à nouveau mes bagues pour pouvoir me les arracher une deuxième fois. Je voudrais mourir et, s'il y a une vie après la mort, trouver mon père et lui dire que je suis aussi tordu que lui.

– Tu peux arrêter de me fixer, grogne Saadi, plus comme un ordre qu'une question.

Je détourne rapidement les yeux vers la fenêtre qui donne sur la rue. Il y a des ordures entassées au pied d'un arbre, et je me sens si nauséux que j'ai l'impression de sentir leur odeur.

– Je ne te fixais pas.

– Pourquoi tu parles toujours comme ça ? demande-t-il.

– C'est-à-dire ?

– Toujours très correctement. Comme si tu venais de débarquer. Détends-toi. T'étais pas au Canada ces dernières années ? Ils parlent pas comme des gens normaux là-bas ? On est en 1989. Tu parles comme en 1889.

– Je ne sais pas comment parlent les gens normaux.

Et c'est précisément la raison pour laquelle je ne parle pas, d'ordinaire.

– Ta famille aurait dû se barrer d'Iran pendant la révolution, comme nous tous, dit-il. Je sais pas pourquoi vous êtes restés là-bas.

Nous sommes restés parce que mon père croyait aux idéaux de la révolution, même si ma mère savait qu'ils avaient été immédiatement corrompus. Et aussi parce qu'elle n'était pas encore prête à le quitter.

– Arrête de me fixer, je t’ai dit. T’as pas intérêt à être un pédé, reprend-il. Un par bahut, c’est largement suffisant.

Mon rythme cardiaque accélère. Est-ce parce que cette bête velue a compris en quelques minutes ce que ma mère n’a pas vu en dix-sept ans ? Ou est-ce parce qu’à présent, je sais sur mon futur établissement quelque chose que je n’aurais jamais imaginé dans mes rêves les plus fous... qu’il y aurait quelqu’un comme moi là-bas ?

– Je ne suis pas un...

Impossible de poursuivre. Je veux le dire. Je sais que si je le dis, il me croira. Il ouvre un tiroir, pousse mes sous-vêtements – des slips blancs amidonnés qui, à côté de ses boxers, ont l’air destinés aux petits garçons. C’était sa chambre avant ; maintenant, il a récupéré l’ancienne chambre d’amis.

– Je déconne, dit-il. Je sais que tu l’es pas. Ma mère dit que l’homosexualité est heureusement un problème que les Iraniens n’ont pas. Je crois qu’on a pas ce gêne, ou un truc comme ça. Art Grant, lui, il a le gêne, ça c’est sûr.

Saadi passe à un autre tiroir et finit par trouver ce qu’il cherche.

– Ah, le voilà, annonce-t-il avant de se tourner vers moi. Hé, le petit prince, mon père m’a demandé de veiller sur toi au bahut.

– Oh. Euh, je ne crois pas que cela soit nécessaire. Je peux me débrouiller.

C’est faux, mais je suis doué pour me fondre dans le décor.

– Je m’en doute. Tu m’as l’air d’une personne très forte et parfaitement autonome, fait-il avec un léger sourire. Mais je te surveillerai de loin quand même, pour être sûr que tout va bien, ajoute-t-il avec un plus grand sourire. Je t’aurai toujours à l’œil.

C’est une menace.

Quand il s’en va, je referme la porte et place une chaise devant. J’ai besoin d’intimité. Je récupère sur mon étagère l’album de promo que le lycée m’a envoyé, à côté des lectures à faire cet été (Maya Angelou, Bram Stoker, George Orwell) et des livres d’Homère que je vais lire pendant l’automne. Rapidement, je feuillette l’album en scrutant les

photos en noir et blanc de mes nouveaux camarades de classe. C'est fou ce qu'ils se ressemblent tous. Les garçons en chemise avec la raie sur le côté et les filles avec leurs queues-de-cheval et leurs petites moues boudeuses. Il y a une fille qui s'appelle Judy, je la remarque parce qu'elle a l'air complètement différente des autres. Les yeux très maquillés, le regard perçant. Ça me plaît que quelqu'un d'autre dans cet endroit ne semble pas être à sa place.

Mais celui que je cherche, c'est Art Grant. Je ne le trouve pas jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'Art est un surnom. En réalité, il s'appelle Bartholomew Emerson Grant VI, et il est difficile à ignorer. Il a les deux côtés du crâne rasés et une iroquoise qui lui couvre la moitié du visage, qu'il a légèrement tourné, sûrement pour montrer la boucle d'oreille à son lobe gauche. Il affiche un sourire narquois, comme s'il savait exactement ce qu'on pense de lui et qu'il défiait quiconque de le traiter de pédé, qu'il disait à tous les Saadi du monde d'aller se faire voir ailleurs. Même en noir et blanc, il a des yeux de chat, provocants. Un jour, ma mère m'a dit qu'on avait l'impression que Mona Lisa nous regardait où qu'on se trouve. Cette photo me fait le même effet. Comme si Art me regardait directement. Comme s'il me voyait.

Je referme précipitamment l'album, chamboulé par sa photo. Mais son visage me hante. Je n'arrive pas à me sortir de la tête son crâne rasé, son oreille percée et ses lèvres diaboliques. Il faut que j'arrête de penser à lui et pour ça, il n'y a qu'un seul moyen. Allongé dans mon lit, je ferme les yeux et ouvre mon pantalon. Je vois Bartholomew Emerson Grant VI prendre forme, entrer dans ma chambre et monter dans le lit avec moi. Il m'embrasse, me déshabille, me dit de ne pas avoir peur. Mais soudain il disparaît, et tout ce que je vois, ce sont des images d'hommes mourants accablés de lésions.

Je me déteste. Je déteste ces pensées. Je déteste Bartholomew Emerson Grant VI.

Je serre un peu plus les paupières, ma respiration accélère. Une fois que j'ai fini, je vide entièrement mes poumons en espérant que le mal quitte mon corps avec la dernière bouffée d'oxygène. Je sais que ce

n'est qu'une phase. C'est obligé. J'ai dépassé la phase où j'avais besoin de mon lapin en peluche avec moi. J'ai dépassé la phase où je détestais les aubergines et où je trempais des frites McDonald's dans du ragoût iranien. Je vais dépasser celle-ci. Il le faut, parce que je ne peux pas détruire le mariage récent de ma mère. Et parce que même si elle peut toujours tout gérer, je ne vois pas comment elle gérerait ma mort.

Il faut que je vive, et pour vivre, je ne peux pas, sous aucun prétexte, être ce que je suis.



ART

L'ironie de la situation me frappe. Je ne me suis jamais senti aussi vivant alors que tout le monde meurt autour de moi. Dans une ville où les gens restent toujours avec ceux qui leur ressemblent, ce centre communautaire regorge d'individus de tous âges, origines, genres et niveaux de vie. Banquiers et danseurs réunis au même endroit, dans un unique but : combattre le pouvoir en place, lutter contre le système et montrer à tous les présidents et dirigeants du monde de quel bois nous nous chauffons. Nulle part ailleurs en ville on ne trouve autant d'énergie, de couleurs et de diversité. Peut-être la mort remet-elle tout le monde au même niveau. Mais je ne crois pas, parce que seuls les gays semblent mourir. Des gens comme moi. Ironie ultime : ici, à cet endroit précis, j'ai le droit d'être gay. J'essaie d'être gay chez moi, mais entre les jugements et le déni de mes parents, sous les yeux de tous ces portraits de Ronald et Nancy Reagan qui me scrutent depuis leurs cadres métallisés, ce n'est pas si évident. Au lycée, les uniformes raides gris et bleu marine qu'on nous force à porter nous crient de nous soumettre à la norme hétérosexuelle, OU SINON... Mais ici, je

n'ai pas besoin d'être gris et bleu marine, je peux être un fier arc-en-ciel.

– Il y a un nouvel article, annonce une femme.

Elle est hyper grande, la boule à zéro, salopette et soutien-gorge noir ; je l'aime déjà. Tout à fait le genre à jouer la meilleure amie de l'héroïne dans un film pour ados. Je lève mon appareil qui pend constamment autour de mon cou et la prends en photo. Elle parle d'une voix légèrement tremblante de colère et de peur.

– Il est planqué à la fin du journal, évidemment. Ils n'aiment pas faire apparaître nos histoires en première page. Ça dit que les adolescents sont les nouvelles victimes du fléau. *Les adolescents*.

Tous les yeux se tournent vers Judy et moi. Près de trois cents personnes sont amassées dans ce local défraîchi, et on est les deux seuls ados. Et quels ados ! Judy arbore un haut bleu azur effiloché sur un leggings à rayures et des rangers. Elle conçoit toutes ses tenues elle-même. Avec sa machine à coudre. Elle est douée. Elle dit toujours pour rire qu'elle arrivera à percer dans la mode uniquement parce que le sida aura balayé toute la concurrence, mais je sais que c'est faux. La raison, c'est qu'elle est plus que douée. Nous échangeons un regard.

– Oh non, murmure-t-elle. Pitié, ne me dis pas qu'ils vont nous demander de parler.

– Notre culture tout entière est dans le déni, poursuit la femme à la salopette. LES. ADOS. Ils ont des rapports sexuels et personne ne prend la peine de les informer des risques. Il faut les protéger !

Elle prononce le mot « ados » avec une passion qui m'effraie, comme un avertissement.

– L'avantage, c'est que comme personne ne veut coucher avec nous, au moins, on n'attrapera pas le sida, chuchote Judy.

Elle et moi, on n'a pas conclu de pacte d'abstinence ni rien, malgré les fortes recommandations de nos parents et de notre prof d'éducation sexuelle. C'est simplement la réalité de la situation : il n'existe AUCUNE perspective romantique pour nous en ce monde. Par

conséquent, nous sommes tout l'un pour l'autre. Je suis le seul gay de notre lycée et Judy n'est pas vraiment le genre de fille qui intéresse la plupart des garçons, même si elle a déjà eu des vues sur certains. Moi, bien sûr, je la trouve magnifique. Le parfait mélange entre Cyndi Lauper et un tableau de Botero. Mais comme elle le dit souvent, que des garçons gays la trouvent belle ne l'aide pas plus que ça. Elle a également le droit de faire des blagues sur le sida parce que son oncle Stephen a le sida et plaisante dessus tout le temps. Il dit qu'il est trop proche de la mort pour ne pas en rire.

– Parle pour toi, lui dis-je. Tous les membres de l'équipe de basket veulent coucher avec moi. C'est juste qu'ils ne le savent pas encore.

Judy tapote mon épaule, dénudée grâce au débardeur que j'ai acheté ici à la dernière réunion. Nous y venons ensemble depuis quelques mois. Au début, Stephen refusait de nous laisser y assister. Mais on est arrivés à nos fins à force de le supplier. Il ne nous autorise toujours pas à manifester, mais on y travaille.

– Tais-toi, souffle Judy. Nous sommes à un rassemblement sérieux de gens sérieux qui discutent d'un problème sérieux sur LES. ADOS.

L'oncle de Judy, Stephen, se lève, réajuste son châle et s'éclaircit la voix. Il en fait toujours des caisses et c'est pour ça qu'on l'aime. Fut un temps où il était aussi l'homme le plus beau et le plus charismatique que j'aie vu de ma vie. Aujourd'hui, on dirait un fantôme. Mais au moins, il est toujours en vie. Son compagnon, José, est parti. Parti comme dans « plus parmi nous », comme dans « décédé ». L'hôpital a jeté son corps dans un SAC POUBELLE quand il est mort. Il fait partie des deux cent quatre-vingts amis que la maladie a arrachés à Stephen. Il tient une liste. Il a aussi un bocal de bonbons, auquel il ajoute un bonbon chaque fois que quelqu'un meurt. Il dit que juste avant de mourir, il les mangera tous pour que ses amis soient toujours avec lui. Je le prends en photo alors qu'il s'apprête à parler.

– Et une action au niveau du ministère de l'Éducation ? suggère-t-il. On pourrait exiger un changement de leur politique d'éducation sexuelle. On pourrait exiger des distributions de préservatifs.

On pourrait se déguiser en documentalistes. J'ai un chemisier parfait pour ça !

Un autre homme – maigre comme un clou avec les joues creusées – se lève.

– On n'a pas le temps de se disperser. On sait qui est le véritable ennemi. Le prix de l'AZT¹ est obscène. On a notre plan et on va avoir besoin de toute l'attention possible.

– Eh bien, c'est à ça que servent les groupes d'affinité, répond Stephen. Et je suis parfaitement d'accord avec notre plan. Comme vous tous, je suis prêt à prendre le risque d'être arrêté... une fois de plus.

Quelques rires de connivence résonnent, en raison du nombre de fois où ils ont tous été arrêtés et relâchés. C'est comme ça que ça fonctionne. Les membres d'ACT UP sont formés à la désobéissance civile et ils sont souvent libérés sans aucune autre forme de procès. Mais il y a eu des exceptions, et personne ne veut en faire partie. Dans un coin de la pièce, j'aperçois un type en veste de cuir qui reluque un jeune danseur assez beau. Ils se draguent sans vergogne. Pour des réunions ayant pour sujet un virus sexuellement transmissible mortel, ces rassemblements sont d'étonnants viviers de flirts. Je prends les deux types en photo.

– Mais il faut aussi trouver le moyen d'arrêter la propagation du virus, poursuit Stephen. Qu'est-ce qui est mieux indiqué que l'éducation des jeunes gens ? demande-t-il avec un regard dans notre direction. Nos purs et innocents jeunes gens.

– Si mon visage ne suffit pas à empêcher les jeunes d'avoir des rapports non protégés, intervient le type maigre, alors je ne vois pas comment manifester devant le ministère de l'Éducation pourrait servir à quoi que ce soit.

Il a raison. Son visage, je le vois dans mes cauchemars depuis que j'ai compris ce qu'était le sexe, et depuis que j'ai compris que Judy et

1. L'AZT a été le premier médicament antirétroviral utilisé dans le traitement contre le VIH. (N.D.T.)

moi on n'allait pas se marier et avoir des enfants, contrairement à ce qu'on avait dit, parce que, en fait, j'ai réellement envie de coucher avec l'équipe de basket. Et l'équipe de football américain. Et tous les membres de Depeche Mode et des Smiths. En gros, j'ai envie de coucher avec tous ceux qui possèdent un chromosome Y. Mais le visage de cet homme – décharné et plâtré d'un fond de teint qui ne parvient pas à dissimuler les lésions violacées – est celui qui me dissuade de mettre en œuvre aucun de mes abondants désirs. C'est ce visage que j'ai vu avec mon père, il y a cinq ans, assis à la terrasse d'un de ces affreux bistrots français où tous les hommes portent le même costume et toutes les femmes, des animaux morts sur le dos. Un visage comme celui-là était passé devant nous, avec un caniche en laisse, et mon père l'avait regardé – le visage, pas le caniche – avec une grimace de dégoût avant de dire :

– Tu sais, ils le méritent. Peut-être que quand cette histoire sera terminée, on n'aura plus aucun de ces énergumènes en ville. Peut-être même dans le monde. Ce serait bien, tu imagines ?

Puis le visage s'était éloigné, me laissant seul avec mon père, nos steaks frites, et une nouvelle barrière dressée entre nous.

Comment aurait-il pu savoir qu'à peine quelques mois auparavant, j'avais eu ma première éjaculation nocturne en rêvant de Morrissey ? Comment aurait-il pu savoir que j'avais découvert – après une enfance passée à croire que j'étais comme tout le monde – que non seulement j'étais différent, mais également méprisé ? Qu'il venait de suggérer que le monde irait mieux si son propre fils mourait après quelques années de lésions, de diarrhées et de cécité ? J'avais eu envie de l'étrangler. De l'exterminer, lui et tous les porteurs de cette haine. Je voyais d'ici les gros titres : *Nouveau scandale chez les vieilles fortunes ! Un banquier cupide assassiné par son fils efféminé. Les gays contre-attaquent : un fils étrangle son père.* Mais je ne l'avais pas tué. Je m'étais contenté de manger mon steak en silence en l'écoutant me parler de ses dernières transactions.

– Nous avons deux adolescents avec nous aujourd’hui, dit Stephen en nous désignant, Judy et moi. Ma merveilleuse nièce Judy et son meilleur ami, Art. Sans vouloir les mettre dans l’embarras, peut-être pourraient-ils nous parler de leur expérience.

– Mais on n’a pas d’expérience ! s’exclame Judy beaucoup trop fort. En tout cas pas dans ce domaine. Zéro. Rien. Nada. On est des oies blanches !

Un homme aux cheveux fuchsia dans un coin prend la parole :

– Quand bien même ils auraient de l’expérience, vous croyez vraiment qu’ils ont envie d’en parler à une assemblée d’adultes, dont leur oncle ? Vous avez oublié ce que c’est d’être ado ?

– Attention à ce que tu dis, le coupe Stephen. Je viens à peine d’avoir dix-neuf ans !

Il dit ça comme s’il jouait dans un mélodrame. Stephen adore les vieux films en noir et blanc. C’est drôle quand on sait que c’est la personne la plus haute en couleur que je connaisse. Plus que coloré, il est carrément en Technicolor.

– J’ai quelque chose à dire.

C’est moi qui ai parlé. J’ai les mains moites et la voix tremblante.

– Je, hum, c’est quelque chose qui est, euh, super important. C’est juste que, enfin, je crois que même si le ministère de l’Éducation parlait aux adolescents, ça ne suffirait pas.

Je marque une longue pause durant laquelle Stephen m’adresse un signe de tête pour m’encourager.

– À cause des parents, dis-je enfin.

C’est le cœur de mon propos et, maintenant que j’ai commencé, je ne peux plus m’arrêter.

– C’est aux parents de changer en premier. Parce que tant que les parents continuent de dire à leurs enfants qu’être gay est un péché, ou que cette maladie est la volonté de Dieu pour tuer les gays, ou que l’abstinence est le seul moyen de ne pas mourir, ou qu’ils peuvent attraper le sida en s’asseyant sur le siège des toilettes, il n’y aura rien à faire. Parce que les ados, enfin, je veux dire, nous, on ne raconte

pas ce qu'on fait aux adultes parce qu'on connaît déjà leur réaction. On sait déjà qu'ils vont soit faire semblant qu'on n'a jamais rien dit, soit nous punir, soit nous accuser. Et vous savez, la plupart des jeunes n'ont pas des parents comme vous.

– Dieu merci, je serais un père horrible, s'exclame un type dans le fond que Stephen fait taire d'un geste du poignet.

– Je... ce n'est pas ce que je voulais dire..., bredouillé-je.

Stephen m'adresse un nouveau signe d'encouragement. Voilà ce que je dis à demi-mot : que Stephen est le père que j'aurais rêvé d'avoir, que j'étais censé avoir, l'homme que je considère comme mon père spirituel. Et que la vie est injuste dès le début pour les gays, parce que la plupart sont nés dans des familles qui ne les comprennent pas du tout. Et encore, ça, c'est si on a de la chance. Parce que sinon... Il y a les violences, être chassé de chez soi, jeté à la rue. J'imagine que j'ai de la chance de me trouver quelque part entre les deux. Certes, mes parents pensent que je suis un pervers, mais ils ne m'ont pas renié, ni rien. Sûrement parce que s'ils le faisaient, tout leur cercle social en découvrirait inévitablement la raison. Alors ils tentent de sauver les apparences. Tout ce qui leur importe, c'est le point de vue de leur club de bridge. Quand je leur ai annoncé ce qu'ils auraient dû savoir depuis longtemps grâce aux posters de Boy George dans ma chambre, mon père est sorti de la pièce comme s'il écourtait une réunion d'affaires. Quant à ma mère... elle m'a regardé avec déception, comme si j'avais eu un B – en maths ou je ne sais quoi. Puis elle m'a dit que tout irait bien tant que je ne le disais à personne et que je ne faisais rien.

Ils n'ont plus jamais reparlé de cette conversation, pas même quand je me suis mis à porter de l'eye-liner, des débardeurs, quand j'ai teint mes cheveux ou mis Madonna à fond pour qu'on ait l'impression d'être en pleine gay pride à la maison. Ils ont simplement choisi d'ignorer mon existence, et moi j'ai choisi de leur rendre la tâche difficile.

– Je crois que ce que je veux dire, c'est que quelqu'un devrait manifester contre les parents. Enfin, peut-être pas contre tous les parents. Mais en tout cas contre *mes* parents.

Je la ferme enfin et l'homme aux cheveux fuchsia se tourne vers moi.

– Donne-moi leur adresse et on s'en occupe.

Je me rassois, le visage en feu et les mains tremblantes. J'ai déjà assisté à quelques-unes de ces réunions avec Judy, mais c'est la première fois que je m'exprime. Heureusement, le débat embraye sur leur prochaine action. Six hommes vont se déguiser en traders, utiliser de faux badges et s'infiltrer à la Bourse de New York pour protester contre l'entreprise pharmaceutique qui vend l'AZT à un prix prohibitif. En les écoutant, je constate brusquement à quel point il est difficile d'être éloquent, à quel point je suis en colère et n'ai pas la moindre idée de comment être militant. Alors je lève la main et je prends une nouvelle fois la parole, juste pour annoncer :

– Je veux en être.

Stephen me lance un regard noir que je soutiens. C'est là que c'est pratique qu'il ne soit pas réellement mon père. Je n'ai pas besoin de sa permission. Et il n'y a rien de plus important pour moi que d'éradiquer le sida. Oui, c'est parce que je veux aider les gens, je ne veux pas mourir avant mon heure, je déborde d'amour pour Stephen, et l'énergie qui se dégage de cette salle m'électrise. Mais il y a plus que ça. Je ne sais pas comment je vais faire pour commencer à vivre alors que cette maladie fait rage. Pourra-t-on m'aimer si la seule chose que l'on voit en me regardant, c'est un danger mortel ? Judy va finir par rencontrer quelqu'un. Elle aura sûrement des enfants, deviendra une créatrice de mode reconnue, vivra dans un appartement chic de l'Upper West Side avec son architecte sexy de mari et vue sur Central Park. Tandis que moi... Soit je mourrai, soit je resterai éternellement célibataire parce que les hommes auront trop peur de moi. Alors ai-je d'autre choix que d'agir ?

– Art, me murmure Judy. C'est dangereux. Il y a toujours des flics...

Je l'ignore.

– Je veux en être, je répète plus fermement. Dites-moi ce que je dois faire.

Je ne sais pas comment, mais je sais que cette décision va changer ma vie. J'ai l'impression d'être un peu médium, parfois. Je vois des couleurs. C'est difficile à décrire, mais par exemple, à cet instant précis, je sais qu'une lumière rose vif brille autour de moi, et ça me plaît. Je tends mon appareil à Judy.

– Hé, prends-moi en photo, dis-je tout bas.

– Pourquoi ?

– Parce que. Je veux me souvenir de cet instant.



JUDY

Au début, je ne vois que ses yeux. Ils m’observent par-dessus la porte bleue de son casier. Dire qu’ils sont marron ne leur rend pas justice. Mes yeux sont marron. Les siens, c’est tout à fait différent. Les couleurs d’yeux différentes des nôtres évoquent toujours tant d’images merveilleuses : les yeux bleus rappellent la profondeur des océans et les cieux infinis ; les yeux verts, les immenses prairies ou les émeraudes antiques. Mais les yeux marron n’évoquent pas grand-chose, n’est-ce pas ? La boue. La terre. Les excréments. Ça décrit assez bien mes yeux. Les siens, en revanche, sont du caramel le plus riche jamais concocté. C’est un désert, sans fin, beau et romantique, le magnifique désert du Sahara, que j’ai vu dans un vieux film de Marlene Dietrich choisi par mon oncle pour l’une de nos soirées du dimanche.

Quand mes yeux marron moche parviennent à se détacher de ses yeux caramel, ils tombent sur ses pieds nus, caramel également, avec quelques poils noirs sur chaque orteil. Des yeux, une grande porte de casier et des pieds nus, c’est tout ce que je vois, et je ne peux

m'empêcher de penser que ce garçon mystère est nu et que, derrière ce casier, il montre ses fesses à tout le lycée. Son deuxième orteil est plus long que le premier. Je le remarque tout de suite parce qu'un jour, Art m'a dit que les gars qui ont cette forme de pied sont censés être phénoménaux au lit, ou alors qu'ils vont devenir très riches. Je ne me souviens plus. Art a toujours des tas de théories et de superstitions ; par exemple, il dit que les gens avec les dents du bonheur sont des génies. Il doit sûrement y croire dur comme fer puisque lui et Madonna ont un énorme espace entre les dents de devant. Si j'étais Art, je ferais courir la rumeur que les grosses avec un sens avant-gardiste de la mode et une épaisse frange brune sont le peuple élu.

– Tu es Judy, n'est-ce pas ? demande le garçon mystère d'une voix timide, la bouche toujours cachée derrière le casier.

Euh, Judy, il sait comment tu t'appelles. Il est peut-être venu d'un pays lointain pour te trouver. Mais qu'est-ce que tu vas porter au mariage ? Pas une banale robe blanche. Peut-être juste une nuisette avec un voile ridiculement long.

Je lève les yeux vers les siens (toujours parfaits), puis je les baisse sur ses pieds (toujours parfaits). Yeux. Pieds. Yeux. Pieds. Oh, et que dire de ses cheveux : noirs, épais, ondulés. Je laisse mon esprit divaguer en m'imaginant qu'il est réellement nu derrière ce casier et qu'il va bientôt se révéler à moi : corps, cœur, âme. Art dit toujours que je serai la première de nous deux à rencontrer l'âme sœur. Il n'a peut-être pas tort, finalement. Il prétend voir les auras autour des gens. À mon avis, il invente pour se rendre intéressant, mais on ne sait jamais.

– Hum, oui, Judy. C'est bien moi ! Et toi, qui es-tu, homme nu ?

Mais tais-toi, Judy. Il t'entend.

– Pardon ? demande-t-il avec un rire.

Il a un accent sexy.

– Oh mince, non, c'est moi qui te demande pardon, dis-je. C'est juste que comme tu ne portes pas de chaussures, d'où je suis on dirait que tu es à poil derrière cette porte.

J'ai l'air d'une idiote, mais ce n'est pas un scoop. Voilà pourquoi je limite mes interlocuteurs à Art et mon oncle Stephen. Je sais qu'eux au moins ne vont pas juger les imbécillités qui peuvent sortir de ma bouche. Et, oui, j'ai des parents. Et, oui, ils me jugent, souvent en silence ou par de pénibles suggestions bienveillantes concernant mon poids et la nécessité de maigrir. Pour info, la calvitie féminine et le cancer courent sur tout leur arbre généalogique, donc autant dire qu'un léger surpoids est le cadet de mes soucis.

Il ferme la porte du casier, révélant ainsi sa très forte absence de nudité. Oh; bon, le fantasme s'achève. Cependant, il ne porte pas notre uniforme non plus. Si son short kaki et son polo blanc sont de saison pour l'été indien de ce mois de septembre, ils ne sont clairement pas de mise dans cette prison scolaire où mes parents ont décidé de m'envoyer malgré le gouffre financier qu'elle représente.

– Mon demi-frère m'a dit que c'était ça, l'uniforme, explique-t-il. Heureusement, j'ai apporté des chaussures de tennis pour le sport, donc j'étais en train d'enlever mes nu-pieds.

En plus de l'accent très sexy du Moyen-Orient susmentionné, il utilise un vocabulaire particulier.

– Ici, on appelle ça des tongs, lui dis-je. Et des baskets, pas des chaussures de tennis.

Il hoche la tête et enfle ses baskets blanches.

– Merci, Judy.

Je m'imagine me baisser pour nouer ses lacets et lui masser les pieds en même temps. Je suis vraiment une obsédée. Art dit toujours que les hétéros sont bien plus obsédés que les gays, en réalité. Je dois admettre que s'il n'y avait que nous comme échantillons d'humanité, il aurait probablement raison. Il est plus cru que moi, mais c'est moi qui ai les pensées les plus obscènes. C'est obligé, parce que je ne vois pas comment les esprits des autres pourraient être aussi dégoûtants que le mien. Sans rire, je m'imagine sérieusement en train de caresser les cuisses de ce garçon en ce moment même.

– Au fait, l’homme mystère, comment tu connais mon nom ? je demande dans une tentative de drague.

Sauf que je dois avoir l’air pathétique et limite inquiétante.

– Oh. On m’a envoyé ça.

Il sort un album de promo de son casier.

– Et tu l’as étudié ?

Je n’ai pas regardé les albums de promo depuis la seconde, quand Art et moi avons passé en revue tous les garçons en nous haïssant de donner les meilleures notes aux plus gros cons, comme s’il y avait une corrélation entre physique et débilité profonde.

Il acquiesce. Je ne veux pas le mettre dans l’embarras. J’espère qu’il ne l’a pas mal pris.

– Je ne me souviens pas de tout le monde, mais tu sortais du lot.

Évidemment. Tu es la seule grosse de ce bahut.

– Alors, euh..., bégayé-je bêtement. Comment tu t’appelles ? Je n’ai pas étudié l’album comme toi.

– Je m’appelle Reza. Je ne suis pas encore dans l’album. Ils n’ont pas eu le temps de m’inclure. Je viens d’arriver de Toronto, et avant de Téhéran.

– Tu ne voulais pas aller à Tokyo ?

Comme il ne semble pas saisir la blague, j’ajoute :

– Tu sais, des villes qui commencent par T.

– Oh. Je comprends.

Si c’était Art, on serait déjà partis loin à l’heure qu’il est, à énumérer toutes les villes en T que nous connaissons. Je cherche autre chose à dire.

– J’aurais préféré une meilleure photo. J’ai l’air d’une fille qui a coupé ses tifs toute seule pour ressembler à Louise Brooks et qui n’a réussi qu’à ressembler au cousin Machin.

– Judy ? demande doucement Reza avant d’ajouter, quand je lève les yeux : Qu’est-ce que c’est, des tifs ? Et qui est Louise Brooks ? Et le cousin... Machin ?

J’éclate de rire.

– Des tifs, c’est des cheveux, dis-je en désignant mon front, par exemple, ceux de cette frange affreuse que j’ai bricolée pour essayer de ressembler à Louise Brooks, une star de cinéma muet des années 1920 qui n’a jamais percé dans le parlant. Et le cousin Machin est une créature chevelue d’une série télé qui s’appelle *La Famille Addams*.

Je sens qu’il veut demander ce qu’est le parlant. Une question que j’ai moi-même posée à mon oncle il y a bien longtemps. Mais il se contente de dire :

– Tu es jolie.

Je ne réponds rien parce que je suis en train d’imploser. Un garçon hyper beau vient d’affirmer que je suis jolie. Il faut absolument conclure l’affaire avant qu’une fille mince se pointe pour me rafler la mise sous le nez.

D’autres élèves nous dépassent pour aller en classe, se racontant leurs vacances, pourtant c’est comme si Reza et moi étions seuls au monde. Une atmosphère étrange flotte autour de lui. Une certaine sérénité. Il parle doucement et choisit ses mots avec soin. C’est aussi déconcertant que stimulant, peut-être parce que je suis habituée à être avec Art qui crache des mots comme un volcan en éruption.

– Peut-être pourrais-tu me couper les cheveux un jour, dit-il.

– Alors soyons clairs, déjà, je ne toucherai pas tes cheveux parce qu’ils sont parfaits. Si la chevelure de Rob Lowe et une vague parfaite de l’océan avaient un enfant, ce serait tes cheveux.

Mais qu’est-ce qui cloche chez toi, Judy? Qu’est-ce que tu racontes?

– Et deuxièmement, ma tentative de me couper les cheveux a été un tel désastre que c’est mon oncle qui a dû l’arranger. C’est grâce à lui que j’ai l’air à peu près normale. Bref, c’est quoi ton premier cours?

Il sort son emploi du temps, qu’il me tend.

– On a tous les deux histoire avec Tompkins, constaté-je. Suis-moi.

Je n'ai pas fait un pas qu'Art se précipite vers moi, paniqué, la tête cachée sous un bonnet, choix étrange s'il en est pour un mois de septembre aussi étouffant. Une fois arrivé beaucoup trop près de moi, il le retire, découvrant ses cheveux teints d'une curieuse couleur lavande qui n'aurait pas dépareillé dans la crinière d'un personnage de *Mon Petit Poney*.

– À quel point c'est merdique ? demande-t-il.

– C'est très bien.

Art est mon meilleur ami et, en tant que meilleure amie, je sais que si je lui avoue qu'il semble tout droit sorti de *Mon Petit Poney*, il va péter une durite. Selon lui, s'il est un peu mélodramatique, c'est parce qu'il compense à cause de ses deux parents psychorigides qui ne montrent que rarement leurs émotions.

– Bon, tu mens, déclare-t-il.

Il remet son bonnet et découvre enfin la présence de Reza.

– T'es qui ? Et qu'est-ce que t'en penses ? Sincèrement ?

Reza fixe Art avec une expression que j'interprète soit comme de la peur, soit comme du dégoût, et mon cœur s'affaisse un peu. L'idée me vient tout à coup que quand je tomberai enfin amoureuse, il y a une forte probabilité pour que mon amoureux hétérosexuel soit homophobe. Et je ne peux pas aimer un homophobe, c'est hors de question. Ça et les types qui ont de la crasse sous les ongles, et ceux qui ne se lavent pas les mains après être allés aux toilettes, ce qui, d'après Art, est une épidémie ignorée des femmes à cause de la ségrégation opérée aux toilettes.

– Allô ? dit Art à Reza. Tu sais parler ?

Reza n'a clairement aucune idée de comment gérer l'énergie débordante d'Art.

– Ce que je pense de...

Il se tait sans cesser de dévisager Art, ce qui commence à m'agacer. Mon meilleur ami n'est pas un monstre de foire. Ceci dit, peut-être que Reza est simplement curieux. Ne tirons pas de conclusions

hâtives. Je sais que j'ai tendance à être protectrice, sur la défensive et prompte à porter des jugements. Tout ça à la fois.

– De mes cheveux couleur barbe à papa ! chuchote vivement Art. Est-ce que c'est le pire traumatisme capillaire depuis que Michael Jackson s'est cramé les cheveux en tournant la pub Pepsi ?

Je me tourne vers Reza pour expliquer.

– Michael Jackson est une pop star. Il a commencé dans le groupe des Jackson Five avant de sortir son chef-d'œuvre, *Off the Wall*, puis...

– Je sais qui est Michael Jackson, me coupe Reza.

– C'est *Thriller*, son chef-d'œuvre, et ne changez pas de sujet, s'il vous plaît. J'ai besoin d'un avis sincère.

Ah oui, encore une chose à propos d'Art : quand il est dans une pièce, tout tourne autour de lui. Inutile d'essayer de détourner l'attention.

Reza ne donne pas d'avis sincère. Il ne dit rien du tout. Ça rend Art complètement dingue.

– D'accord, très bien. Puisque tu ne prends même pas la peine de répondre à une simple question, je me casse.

Mais il ne se casse pas. Il continue à rôder autour de nous.

Reza a l'air complètement déboussolé. Il hausse les épaules.

– Je devrais, euh, aller en classe.

Maladroitement, il me fait la bise et ses mains se posent un instant sur mes poignées d'amour, comme si c'était des coussins. Je n'aurais pas dû manger ce bagel au petit déjeuner.

Finalement, il me lâche et s'éloigne dans le couloir. Quand il est hors de portée d'oreille, je me tourne vers Art.

– C'est quoi ton problème ? je demande, irritée.

– Euh, allô ?

Il soulève une fois de plus son bonnet, comme si ça suffisait à justifier son comportement.

– Art. Il se passait un truc avec ce gars.

– Oh. Tu veux dire un truc sexuel, *like a virgin touched for the very first time*² ?

Je rougis.

– Je ne sais pas. Je crois. Il est nouveau, il est mignon, et il a l'air, je ne sais pas, différent. Peut-être qu'ils aiment les filles comme moi à Téhéran et Toronto.

– Ou Taipei, plaisante Art.

J'adore que nos cerveaux fonctionnent exactement de la même manière.

– Ou Türkmenabat.

– Combien de temps tu as attendu de pouvoir caser Türkmenabat dans une conversation ?

– Depuis ma naissance, je crois.

C'est comme ça entre nous, quand nous sommes en forme. Deux pièces d'un même puzzle qui ont décidé de fausser compagnie aux autres parce qu'on se suffit très bien l'un à l'autre.

– Bon, désolé d'avoir été con, dit Art. Je te promets qu'à partir d'aujourd'hui, mon but premier, à part emmerder mes parents en me teignant les cheveux d'une couleur plus gay que gay, sera de t'aider dans ta mission romantique avec ce beau gosse de marbre. Compris, Frances ?

Ah oui, en général, quand il a dit ou fait quelque chose de débile et qu'il a besoin de se faire pardonner, il arrive qu'Art m'appelle Frances. Mon oncle, avec l'accord de mes parents, m'a prénommée Judy en hommage à « son *Homo sapiens* préféré de tous les temps », c'est-à-dire Judy Garland, dont le vrai nom était Frances Gumm. Art aime croire qu'il est la seule personne à me connaître réellement. Son vrai nom à lui, c'est Bartholomew. Bartholomew Emerson Grant VI. Il descend d'une longue lignée d'hommes qui auraient probablement été horrifiés qu'il partage leur nom.

2. Littéralement : « comme une vierge touchée pour la toute première fois ». Paroles extraites de *Like a Virgin*, une chanson de Madonna. (N. D.T.)

– Compris, je soupire. Tu crois que je vais enfin me trouver un mec cette année ?

– J’espère. Et si c’est celui-là, ce sera bien joué. Il a un cul digne de *La Vallée des plaisirs*.

C’est un autre film que mon oncle nous a montré.

– Alors, reprend Art, est-ce que ça veut dire que tu t’es remise de ton faible pour Ben Stark ?

– Oui, ça s’est fini quand il a fait une faute à « fabrication » dans son éditorial pour le journal du lycée.

Comment ai-je un jour pu avoir un faible pour quelqu’un d’autre que Reza ?

– Allez, viens, mon petit poney, allons en cours avant que ça sonne.

– Tu as donc menti, jeune fourbe ! J’ai bien une tête atroce, grognent-il. Au bûcher.

– Mais on ADORE tous les deux *Mon Petit Poney* ! je proteste.

– De manière i-ro-ni-que. Comme on adore la chanteuse Stacey Q, les chouchous et le film *Maman très chère*³.

Je lui prends la main avant qu’il n’ait l’idée de fuir le lycée et nous nous dirigeons ensemble vers le cours d’histoire. Devant la porte, nous tombons sur Darryl Lorde, qui ôte sa casquette de baseball et salue Art par un :

– Hé, la tantouze, les bonnets sont interdits.

Quand Art retire son couvre-chef, Darryl fait un bond en arrière.

– Wow, je ne pensais pas que tu pouvais être encore plus gay que tu ne l’étais déjà.

Art se contente de sourire. Il s’est habitué à Darryl, meneur des homophobes du lycée, si bon en sport qu’il peut se comporter comme il veut sans jamais s’attirer d’ennuis.

– Je l’ai fait exprès rien que pour toi, Darryl, dit Art avec un clin d’œil.

3. Le film *Maman très chère* de Frank Perry est inspiré de la vie de l’actrice Joan Crawford, qu’il dépeint comme une mère effroyable. (N.D.T.)

Darryl secoue la tête de dégoût et entre dans la salle. Quand il dépasse Reza, il simule un éternuement, sauf qu'au lieu de dire « Aaaatchoum », il dit « Aaaayatollah ! » Évidemment, ses potes rigolent. Je le fusille du regard. Reza s'efforce d'ignorer ce qui se passe.

Art et moi sommes les derniers à nous installer en classe. À son tour, Art prétend éternuer et lâche un « Aaabrutis », mais personne ne rit cette fois. Quelques-uns nous regardent comme si on était des extra-terrestres, dont Annabel de la Roche et les membres de sa basse-cour qui ont toutes l'air de se nourrir exclusivement de comprimés multivitaminés et de salade.

Il ne reste que deux places vides. Une au fond et une à côté de Reza.

– Assieds-toi là, me chuchote Art.

Comme j'hésite, il me pousse sur la chaise.

– Pourquoi ton ami est-il si agressif ? me chuchote Reza.

Art se baisse vers lui sans me laisser le temps de répondre.

– Parce que la vie est courte et que je ne vais pas en plus la laisser être chiante. Je vais aller m'asseoir là-bas, à plus les tourtereaux.

Oh bon sang, Art, *les tourtereaux* ? Sérieux ?

– Je suis désolée pour Darryl, dis-je à Reza.

– Qui ?

– L'imbécile qui se moquait de toi.

– Je sais faire abstraction, répond Reza en haussant les épaules. Le déni est encore plus iranien que les ayatollahs.

Je glousse nerveusement sans savoir de quoi parler.

– Et désolée pour Art, aussi. Il est un peu direct.

Il acquiesce, puis ajoute tout bas :

– Il n'y avait personne comme lui en Iran, ni à Toronto.

– Je suis sûre qu'il y a des gays à Toronto, je rétorque un peu trop brusquement. En Iran je ne sais pas, ils les ont peut-être tous tués.

Bon, ça suffit. Là, tu lui fais peur.

– Oh, dit-il. Pardon si je t'ai blessée.

Et d'un coup, je me sens complètement nulle.

– Non, non, c’est moi. C’est juste que j’en ai marre qu’on se moque de lui.

– Je me moquais de lui ?

– Non. Non, pas du tout. Tu n’as fait qu’une observation, qui était sûrement vraie. En fait, c’est moi qui ai tout faux. C’est moi qui ai réagi comme s’il était comme tous les autres gays. Mais en fait, tu avais raison. Il n’y a sans doute personne à Toronto, en Iran, ni n’importe où ailleurs, qui soit comme Art. C’est peut-être pour ça que je suis surprotectrice. Parce qu’il est à part.

Reza hoche la tête, presque comme s’il était d’accord.

Nous levons tous les deux les yeux vers Art, difficile à rater avec sa couleur de cheveux. Il feuillette des fiches. Pas n’importe quelles fiches. Les Fiches Queers que Stephen lui a préparées pour lui expliquer des concepts importants tels que la Thérapie de conversion, les Cockettes et Quentin Crisp. Et ça, ce ne sont que quelques exemples de fiches. Art est en train de lire la fiche #67 : John, Elton.

– Je parle trop. Désolée, dis-je.

– Ne t’excuse pas de parler. Moi, j’ai passé toute ma vie à parler trop peu.

Il ébauche un sourire hésitant et s’interrompt à mi-chemin. Comme s’il était en train d’apprendre à sourire.

– Au fait, moi, je ne le suis pas, dis-je.

Stop. Arrête ça tout de suite.

– Pas quoi ?

– Je veux dire, c’est mon meilleur ami, et lui, il est tout en haut de l’échelle de Kinsey, mais...

Je sens qu’il n’a aucune idée de ce qu’est l’échelle de Kinsey.

– Oh, c’est un genre de mesure qui dit que certaines personnes sont attirées par les hommes, d’autres par les femmes, et d’autres sont entre les deux.

– Oh, fait-il.

Cette conversation semble le mettre très mal à l’aise, et je veux changer de sujet, mais à la place je déclare :

– Moi, je suis du côté de l'échelle totalement hétéro. C'est tout. Pour que tu le saches. Je n'ai aucune idée de pourquoi je te raconte ça.

Bien sûr que si. Parce qu'il est mignon et, contrairement aux autres garçons de ce lycée, il n'a pas l'air d'un crétin fini.

– Oh, répète-t-il.

Il ferme les yeux un instant. Au bout d'un moment, il dit :

– Moi aussi.

Puis il sourit maladroitement. Et je lui rends son sourire.